

# L'étranger en moi

---

<http://www.arte.tv/guide/fr/038315-000/l-etranger-en-moi?autoplay=1>

Scotché sur Arte, hier soir, par un film formidable traitant, qu'il disent, de la dépression post natale. C'est la deuxième fois que je le vois, avec bonheur.

Voilà une jeune femme, Rebecca, qui a adoré être enceinte, qui parlait à son bébé dans son ventre, le caressait dans son ventre, s'amusait de ses coups de pieds dans son ventre... et, à peine est-il sorti que son sourire s'éteint et que la vie la quitte. Elle a du lait mais ne parvient pas à allaiter : « il ne veut pas boire ». Ce sont des choses qui arrivent, et alors tout le monde se sent coupable. Elle, évidemment. Mais le mari aussi, à la fin, osera dire à sa femme : je pensais que tu me tenais pour responsable. Elle dément, bien sûr, et on la croit.

Elle ne peut supporter de tenir son bébé. Elle ne peut même pas supporter son regard. Alors que, de sa chaise relax, il l'admire organiser un bouquet (Rebecca est fleuriste), elle sent le malaise que fait naître en elle cet observateur innocent. Elle tourne le relax de l'autre côté.

Elle monte dans le bus, toujours dans les nuages depuis l'accouchement. Alors qu'elle est perdue dans ses pensées et que le bus roule, elle a soudain un déclic. Elle veut faire arrêter le bus de toutes forces et n'y parvient qu'à l'arrêt suivant : elle avait oublié de faire monter la poussette de son bébé.

Donnant le bain à son bébé, elle le laisse une seconde s'enfoncer dans l'eau, puis le retire aussitôt. Nous avons compris ce qu'elle pense : que ce serait facile de le laisser se noyer, d'en être débarrassé définitivement, là, par un petit geste... non, même pas un geste, une absence de geste... c'est pas que du cinéma, vous savez : j'en ai entendu des récits, qui disaient exactement ça. C'est bien pour ça que ça me touche.

Alors elle s'enfuit, sur la route, dans les bois, droit devant elle, jusqu'à ce qu'elle s'écroule d'épuisement. Si une bande de scouts en marche de nuit n'étaient pas tombés sur elle, elle serait morte. Elle se retrouve en clinique ; elle ne peut dire un mot. On ne sait qui elle est, d'où elle vient. Sur proposition de l'infirmière d'appeler quelqu'un pour elle, elle prononce ses premiers mots : oui, je veux bien que vous appeliez ma maman.

Nous y sommes : le bébé qui revit quelque chose de sa naissance, c'est elle. Elle réclame maman. Rien de cela n'est suggéré dans le film, c'est moi qui interprète ainsi cette demande. Je me dis : évidemment, si elle ne peut pas devenir mère, c'est bien que quelque chose n'a pas dû fonctionner avec sa propre mère. Pourtant celle-ci, bien que vivant au Canada, se précipite au chevet de sa fille. Elle apparaît, aimante, juste, indispensable. Rien ne laisse supposer un drame premier. Ce n'est pas le sujet du film.

Mais voilà, l'essentiel est dit : ces choses-là arrivent. Le bébé en est traumatisé, il a très bien senti le rejet de sa mère, puisqu'il ne veut pas boire son lait. Elle dira plus tard : j'avais l'impression que mon lait était du poison. Là aussi, j'en ai entendu des histoires absolument semblables ! à commencer par la mienne, tiens, puisque ma mère a eu un abcès au sein à ma naissance et qu'elle n'a pu ni me nourrir ni s'occuper de moi, à cause de l'infection et de la fièvre. Dans le film, la jeune femme qui s'occupe de la thérapie du bébé constate, en le massant, qu'il est très tendu. Oui, c'est un début, qui peut finir en drame. Moi, avec 21 ans d'analyse avec analyste et beaucoup plus sans, je m'en tire bien. Dans d'autres cas on dit : autisme. Ça ne veut pas dire que c'est toujours le cas de figure qui y mène. Bien d'autres causes peuvent aboutir à cela, mais ça, ça existe

aussi. Ce n'est pas accuser les mères que de le constater. Dans ce film, j'étais au contraire très ému par cette jeune mère qui ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. J'étais de son côté, contre l'adversité épouvantable qui lui tombait dessus. Lorsque sa propre mère est apparue et que je me suis formulé cette interprétation, qu'elle n'était pas étrangère à l'affaire, c'était pareil : j'étais à ses côtés aussi, car elle faisait ce qu'elle pouvait et, à l'âge qu'elle avait, elle faisait le maximum, elle aussi sans comprendre.

Par chance, ce bébé, Lucas, est tombé sur un environnement aimant et prêt à tout pour le sauver : le père reprend en charge la fonction de mère, avec l'aide de sa sœur. Lui qui assumait un double job avant l'accouchement, est obligé d'accepter un mi-temps pour pouvoir s'occuper de son fils. Tout cela, ça répare. Et puis, après une période d'incompréhension absolue dans laquelle il rejette aussi sa femme, après un divorce, quand elle aura changé, qu'elle se sera reconstruite, il acceptera de la recevoir à nouveau.

Par chance aussi, Rebecca est tombée sur un brave type, à la clinique. Un psychiatre dont on ne sait s'il est TCC, psychanalyste, ou gestaltiste... peu importe, un brave type, je vous dis. Dans une séance magnifique Rebecca finit par lui avouer avoir eu la tentation de noyer son bébé. Et lui, il répond : mais vous ne l'avez pas fait. Je me suis entendu dans cette réponse, parce que ça m'est arrivé, quasiment comme ça. Elle insiste : mais si, j'ai voulu le tuer. Il réitère : mais vous ne l'avez pas fait. Elle accentue : et c'est après que je me suis enfuie. Il souligne alors : c'était pour le protéger.

Eh oui. C'est-y pas merveilleux ça, hein ?

Dans une époque où il est de bon ton de déresponsabiliser tout le monde, voilà reconnue une vraie responsabilité : celle d'avoir voulu tuer, celle de ne l'avoir pas fait, celle d'avoir voulu protéger l'enfant contre soi-même. Voilà à partir de quoi Rebecca commence à se reconstruire une identité. Si on avait zappé la première partie, « voulu tuer », ça n'aurait pas pu marcher, la base n'aurait pas été solide. C'est dans ce « voulu tuer » que je ne peux que chercher une explication dans la naissance de Rebecca. Pure hypothèse, mais je n'en ai pas d'autre.

Un coup de chapeau aussi à la thérapeute qui s'occupe de Lucas. On ne sait si elle est médecin, psychomotricienne, psychanalyste, haptonomiste, ou quoi, et peu importe. Elle fait un sacré job pour rabibocher la mère et l'enfant, notamment ... en berçant et caressant la mère, pendant qu'elle lui demande de bercer et caresser son enfant. Evidemment je vais être encore interprétatif, mais je me dis qu'elle lui donne ce qu'elle n'a pas eu et que donc, elle n'aurait pas pu transmettre.

Voilà, on sent qu'après le drame, c'est une histoire qui va bien se terminer. Je sais que ce ne sera pas sans séquelles dans l'inconscient de l'enfant, mais ce sera un témoignage du passé, comme ce qui lui est arrivé était l'indice d'un passé encore plus lointain, jamais prononcé, celui-là. Je le sais parce que j'ai trouvé de telles séquelles en moi-même, ce qui d'ailleurs me rend apte à l'entendre chez les autres. La thérapeute de Lucas n'hésite pas à le dire à Rebecca : j'ai eu la même chose que vous, je sais ce que ça fait. D'accord, ce n'est jamais exactement la même chose, et c'est pourquoi il faut toujours avoir les oreilles largement ouvertes pour cette singularité puisse se dire et être entendue. Mais cela l'est d'autant mieux si c'est à partir d'une base reconnue commune.

La maternité, ce n'est pas simple. Etre femme, c'est compliqué. Il n'y a pas d'instinct maternel, il se construit, soit d'emblée soit, comme ici, à la suite d'une double thérapie. Pas la peine de se voiler la face sous des arguties déresponsabilisantes.

Un grand bravo la réalisatrice, Emily Atef.